

Essai

Gérald Baril, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Patrick Guay et David Laporte

Numéro 164, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Bélanger, G., Bernard, M., Guay, P. & Laporte, D. (2021). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (164), 48–52.

Gilles Archambault

IL SE FAIT TARD

Boréal, Montréal, 2021, 108 p. ; 18,95 \$

L'ouvrage sans doute le plus autobiographique du « voyageur distrait », dans lequel il se révèle et livre ses angoisses plus que jamais.



Gilles Archambault, à nouveau, souffle à l'oreille de ses lectrices et lecteurs, poursuivant une conversation entamée il y a quelque temps déjà. Cette fois-ci, dix-sept courts récits sont présentés, presque essentiellement autobiographiques. L'auteur remonte loin dans ses confidences : jusqu'aux circonstances mêmes entourant sa naissance, en 1933, se montrant profondément

troublé par certaines révélations de sa mère.

Il est question de sa famille, de ses origines ouvrières, de ses amis, de son travail, de sa carrière d'écrivain (il se décrit comme un « faiseur de livres »), d'un égarement passager, de ses liens avec Paris. Octogénaire, il se préoccupe, bien sûr, de sa santé, de la machine qui trahit, qui se déginglingue, du temps qui reste et de ce qu'il convient d'en tirer. Comme il l'a déjà fait, il évoque sa propre disparition, assurant ne pas être vraiment préoccupé des circonstances qui l'accompagneront.

Gilles Archambault profite de l'occasion pour nous faire découvrir, avec bonheur, sa famille du côté maternel, qu'il adorait visiter lorsqu'il était enfant. Des tantes travaillant en usine, un grand-père sacristain, une grand-mère peu instruite parce que retirée très tôt de l'école pour s'éreinter dans une filature – un travail qui l'usera prématurément. Une famille pauvre, mais auprès de laquelle il se sentait visiblement bien.

Il y a aussi la nostalgie, le temps perdu, gaspillé à des fariboles, le sentiment de culpabilité faisant partie de son être, la vie effleurée plutôt que pleinement vécue. Mais combien peuvent se vanter de vivre ou d'avoir vécu pleinement ?

On sent l'auteur particulièrement marqué par un événement où il s'est emporté de façon intempestive contre sa mère, une anecdote rapportée par celle-ci dans son journal, comme il l'a découvert bien des années plus tard.

Espérons que le voyageur distrait (qui se décrit maintenant comme un « voyageur inquiet ») persistera encore longtemps à nous souffler à l'oreille périodiquement.

Gaétan Bélanger

Stéphane Lépine

LES OMBRES DE LA MÉMOIRE

ENTRETIENS AVEC RÉGINE ROBIN

Somme toute, Montréal, 2021, 223 p. ; 25,95 \$

Au fil de ses ultimes entretiens, l'autrice, sorte d'intellectuelle totale, revient sur son parcours.



Intellectuelle. Entendre : à la sauce humaniste. Un engagement clair et détaché, au-dessus de la mêlée, l'enseignement universitaire, les rets du structuralisme alors dominant, voilà ce qui situe un peu cette touche-à-tout : de la linguistique à la sociologie en passant par l'histoire, même un peu de fiction romanesque, Robin est de ces figures comme en ont pro-

duites les 60 dernières années. Je le dis sans condescendance, uniquement pour situer le personnage, la femme qui nous livre ici des aperçus sur sa vie, sur ses migrations, ainsi que des éléments épars et disparates de biographie et de parcours académique. Construit thématiquement (la langue, l'Allemagne, la mémoire, entre autres divisions), le livre comporte des redites, forcément, et des lieux communs du structuralisme, la *pluralité*, par exemple, et la *complexité* (celles de son parcours, de l'Histoire, du Réel, etc.), de ces vocables qui à force d'être plaqués sur n'importe quel phénomène ne disent plus grand-chose, on s'en rend compte. Avec tout ça, beaucoup de citations, parfois des pages entières qui, vu leur longueur, ont certainement été ajoutées après coup ou choisies au préalable, des citations trop longues pour avoir été lancées comme ça, au fil d'un échange impromptu, mené par un Lépine qui connaît bien l'œuvre de Robin et son rapport à la France glorieuse, mais aussi à celle de l'antisémitisme. La France chérie et son impact sur la jeune Régine, puis, plus tard, sur l'étudiante ; les deux France, doit-on dire, républicaine et colonialiste. Au moment de la défaite française en Indochine, la jeune Régine pleure et son père la gifflé : « Espèce d'idiote, me dit-il, c'est une défaite du colonialisme, de l'impérialisme, une victoire des peuples, il faut s'en réjouir, arrête de pleurer ».

L'importance considérable de la littérature va également de soi : de Balzac à Proust, et aux noms qui reviennent souvent tels Patrick Modiano, Serge Doubrovsky, les œuvres témoignent du parcours de l'écrivaine. Robin commente et revisite aussi sa propre œuvre. « J'ai peu à peu découvert que mon œuvre théorique, que mes recherches constituent en fait une autobiographie déguisée ou une autofiction par procuration. » Ses principaux ouvrages, précise-t-elle, « ont

tous un ancrage très fort dans le biographique, dans la vie personnelle, alors qu'ils se veulent tous théoriques ».

Robin est morte en février 2021. Quelle ironie dans ses derniers propos : « Quand ces entretiens paraîtront, on aura peut-être oublié la pandémie dans laquelle on a été pris et son caractère anxiogène ». Eh bien non, Madame Robin, on y est encore jusqu'au nez ! Et ce que vous avez tristement observé, Madame, le conformisme de citoyens zélés qui dénoncent leurs voisins « suspects », « une déshumanisation complète de nos mœurs », ces médecins pas d'accord entre eux mais qui tous ou presque, invariablement, nous mettent en garde et sèment la terreur et la désolation chez les grands inquiets que nous sommes, « l'acceptation silencieuse » et le climat d'anxiété que vous percevez, les discours alarmistes, rien de tout ça n'a encore pris fin, Madame Robin, au moment où, en septembre 2021, je commente vos entretiens. Ce que vous dites de vos concitoyens, je peux le dire des miens (référence historique exceptée) : « la population acceptait tout, absolument tout, comme elle avait accepté le régime de Vichy » ; ce que Robin disait du premier ministre français, elle pourrait sans en changer un mot le dire aujourd'hui du nôtre : « Plus le Premier ministre se faisait méprisant, autoritaire, plus il nous infantilisait, plus les [citoyens] le trouvaient bon et rassurant. [...] Cette soumission me faisait du mal ». Cela fait mal à d'aucuns, assurément, mais cela en réjouit d'autres. Car le monde est complexe et pluriel.

Patrick Guay

Serge Bouchard et Mark Fortier

DU DIESEL DANS LES VEINES

LA SAGA DES CAMIONNEURS DU NORD

Lux, Montréal, 2021, 224 p. ; 26,95 \$

Anthropologue au long cours, l'auteur nous a quittés au printemps dernier. L'ethnologue-poète, pour reprendre l'expression de l'historien Jean-François Nadeau, était plus qu'un conteur, fût-il dépareillé. Homme de radio, homme de mots, l'animateur au timbre chaud était un passeur d'histoires, une mémoire vivante de récits oubliés, un enchanteur de réalités profanes.



Bouchard était un écrivain à part entière, insistait encore Nadeau. C'était aussi l'inventeur de la manière si singulière, qui a fait l'unicité de sa signature. Alternant entre la méditation philosophique, la réflexion anthropologique et le court essai historique, il nous a habitués, au fil de ses nombreuses publications, à de courts textes polis touchant

un éventail infini de thèmes et de sujets, de l'amour à la mort, en passant par la route, les communautés autochtones, le baseball ou le pâté chinois.

Du diesel dans les veines est le dernier ouvrage de Bouchard publié de son vivant. C'est pourtant l'un des premiers qu'il a écrits. Le projet provient en effet de sa thèse de doctorat en anthropologie, supervisée à l'époque – à la fin des années 1970 – par Bernard Arcand, professeur à l'Université McGill. « En publiant finalement ce manuscrit, confie-t-il en avant-propos, j'ai l'impression d'arriver au bout d'un très long voyage, comme un bon chauffeur qui a traversé trois tempêtes et tant de misères que plus personne ne l'attendait en fin de course. » Or la route n'est pas une ligne entre deux points, dira-t-il plus loin, elle est un cercle où le début et la fin se confondent. Cette dernière publication lui donne raison.

L'a accompagné, dans ce voyage vers les commencements, Mark Fortier, éditeur chez Lux, qui a pris à bras le corps l'ancienne mouture universitaire, *Nous autres, les gars de truck*, puis coupé dans les ratiocinations théoriques et les discussions méthodologiques pour en faire quelque chose de plus accessible au grand public.

Cet ultime titre nous ramène donc aux fondements de la mythologie personnelle de l'auteur. Sur la route qui, de Montréal, entraîne les camionneurs les plus téméraires vers les mythiques chantiers de la Baie-James. Entre 1975 et 1976, Bouchard y erre plusieurs mois durant, en compagnie de truckeurs qui daignent bien lui ouvrir l'enceinte sacrée de leur habitacle et partager avec lui l'enfance de l'art de leur métier.

Au terme d'un travail minutieux de tri et de réécriture, Fortier a eu cette sublime délicatesse de conserver intacte la méthode de Bouchard. De courts chapitres alternent en révélant certaines couches de sens enfouies sous la trop grande banalité des lieux communs de la vie de routier. Le camion, le *truck stop*, la température, les accidents, le sommeil, les dangers, la solitude : les aspects du métier défilent, gagnant chaque fois en complexité.

Se dégage, à force, le portrait d'une communauté humaine soudée du seul fait de partager un travail. Une communauté qui recourt d'ailleurs à son langage d'initiés. Les truckeurs convoient ainsi leur *riggin* (semi-remorque avec charge) ou leur galette (camion *flat nose* ou « à cabine avancée ») en passant les trous (vitesses d'embrayage) et en épargnant au possible leurs pichous (pneus).

Ils font de l'humour un art, au moins autant que de la conduite ; ils manient l'antiphrase, l'ironie et le sarcasme aussi bien que le volant. Cette faune ricaneuse, un rien vulgaire, haute en couleur, plus grande que nature, en ressort portraiturée avec flamboyance, revêtant volontiers les attributs du pittoresque. Bouchard, ses admirateurs le savent, était un romantique.

Les camionneurs du Nord partagent des aspirations communes. Ils se bercent au même grognement mélodique

des pistons, carburent à la même culture de surmenage. Un échange symbolique opère ici à double sens. Les camions sont sans cesse personnifiés, humanisés – « Les camions ont du cœur et du souffle » – par leurs propriétaires qui, de leur côté, sont habités par l'idéal d'une force, d'un *mana* (Mauss et Lévi-Strauss) prenant la forme d'un devenir-camion : « Le bon camionneur s'unit jusqu'à se confondre avec la machine, l'un agissant sur l'autre selon les lois et les habitudes de la confrérie des truckeurs ».

À travers leur travail, les camionneurs se forgent une identité collective dont ils se nourrissent. Ils créent un univers de sens symbolique qui structure leurs actes, leurs façons d'être, de penser et d'inscrire leur trajectoire individuelle dans le vaste monde. L'anthropologue perce cet univers, le décode, toujours perspicace, dans un dernier tour de piste qui confine à la nostalgie. Son dernier essai ravira tous ceux qui ont du diesel dans les veines, un camion dans la tête ou Serge Bouchard dans leur cœur. Sans aucun doute, ces derniers sont les plus nombreux.

David Laporte

Collectif

VILAINES FEMMES

UN RECUEIL DE TÉMOIGNAGES SUR CE QUE SIGNIFIE ÊTRE UNE FEMME AU XXI^e SIÈCLE

Trad. de l'anglais par Felicia Mihali et Miruna Tarcau
Hashtag, Montréal, 2021, 240 p. ; 23 \$

L'injure « Vilaine femme » ou « Nasty woman », que Donald Trump avait adressée à Hillary Clinton lors de la campagne présidentielle américaine de 2016, est ici revendiquée comme un qualificatif positif.



Un collectif d'autrices refuse aussi l'épithète de « bonnes filles », car elles veulent tout simplement être ce qu'elles sont. Et en témoigner.

Dans la foulée des dénonciations d'abus sexuels en ligne, dont le #BalanceTonPorc en France, le #MeToo ou encore le #MoiAussi relancé de plus belle au Québec à l'été 2020, plusieurs autres mouvements de protestation sont nés sur la planète, dont,

justement, l'ironique #Nastywoman ou « Vilaine femme ». Participantes à ce qu'il est convenu d'appeler la quatrième vague du féminisme, quinze femmes écossaises « blanches, noires, migrantes, sorcières, queer, artistes, musiciennes » luttent pour faire accepter leur identité, leur poids, leur handicap physique ou leur héritage familial. Tour à tour, elles

racontent leur histoire, une manière bien à elles de dire qu'il est temps que tout harcèlement cesse. *Enough is enough*.

En guise d'introduction à l'anthologie, on retrouve plusieurs éloges, dont celui de Margaret Atwood, qui aurait qualifié le livre *Vilaines femmes* de « Fenêtre essentielle sur le mode dangereux où vivent présentement les jeunes femmes ». Les quinze témoignages abordent non seulement les enjeux du sexisme ou du racisme, mais aussi ceux de la grossophobie ou de la xénophobie. Dans « Grosse dans toutes les langues », J. Kottler s'assume : « Alors, aujourd'hui, je suis grosse. Et Américaine. Et je vis en Écosse. [...] ce qui doit vraiment changer, c'est ce que j'en ai vraiment à foutre de tout ça ». Quant à Sim Bajwa, elle déclare dans « Retourne dans ton pays » : « J'en ai assez de me sentir obligée de justifier la présence de mes parents dans ce pays ».

Les autrices refusent la banalisation de la haine, la montée de la droite, les clichés, les dictats du patriarcat et toutes autres formes de discrimination contemporaines. Chacune des quinze « vilaines » raconte dans une chronique, un récit, son parcours atypique. L'utilisation du « je » donne aux textes proximité, subtilité et nuance. Telle Rowan C. Clarke qui avoue dans « Faire des choix » : « J'ai choisi de ne pas faire beaucoup de choses qu'on attendait de moi, en empruntant plutôt un chemin où je pourrais être entièrement moi-même ». Ou encore dans « Le féminisme noir en ligne : revendiquer l'espace numérique », Claire L. Heuchan qui explique que « les harcèlements ont pour objectif d'intimider les femmes à la peau noire ou brune, pour nous forcer à garder le silence, pour qu'on se retire de la scène publique ».

Traduit d'une publication écossaise parue en 2017, le recueil voit le jour alors que le Brexit et la crise identitaire nationale écossaise (référendum de 2014) divisent les Britanniques. Le climat politique tendu laisse pourtant place à l'humour, puisque, après tout, faut-il le rappeler, l'Écosse fait encore partie du Royaume-Uni.

Michèle Bernard

Pierre Elliott Trudeau et Pierre Vadeboncœur

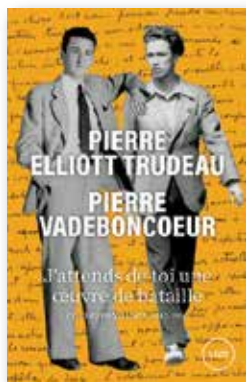
J'ATTENDS DE TOI UNE ŒUVRE DE BATAILLE

CORRESPONDANCE 1942-1996

Lux, Montréal, 2021, 265 p. ; 27,95 \$

Dans mon esprit, cela a des airs d'improbable amitié. Trudeau et Vadeboncœur, Vadeboncœur et Trudeau, vraiment ?

Pourtant. Elle est même solide et touchante dans son ensemble, et cette belle amitié va dorénavant prendre place parmi celles qui, plus ou moins spontanément, me viennent à l'esprit quand je songe aux couples d'amis. Amitié fraternelle née à l'école primaire, quand ils ont dix ans, poursuivie au collège Jean-de-Brébeuf, puis à la Faculté de droit de l'Université de Montréal, amitié durable sur fond tardif de



complet désaccord politique. Dans ses grandes lignes, leur correspondance n'a rien d'un échange politique ni même idéologique. Au cours des années 1940, il est surtout question de la nature humaine, d'art, de vocation et de volonté. C'est vingt ans plus tard que Vadeboncoeur écrit à Trudeau, à propos de la pente politique alors prise par son ami : « Notre amitié n'y survivra peut-être pas »

(14 septembre 1965). Puis encore : « Presque tout maintenant nous divise » (10 mai 1971). Enfin : « J'ai beaucoup pensé à toi ces dernières années, et pas toujours en bien, comme tu peux naturellement te le figurer. Mais je crois néanmoins que tu as été ma plus grande amitié » (11 novembre 1972). Cela dit, dans sa lettre du 14 décembre 1944, déjà, l'auteur de *La ligne du risque* se disait séparatiste.

Plusieurs de leurs lettres ont été perdues ou détruites, en particulier celles de Trudeau. Elle n'est pas l'effet du hasard ou d'une appréciation personnelle cette impression d'avoir affaire beaucoup plus à Vadeboncoeur qu'à Trudeau. Il nous reste, ici, dix-neuf lettres de l'ancien premier ministre contre quatre-vingt-treize de son ami indépendantiste, lettres qui couvrent, respectivement, trente-quatre et cent quarante-sept pages. La plupart datent du milieu des années 1940, juste après leurs études collégiales. Les deux hommes ont alors autour de vingt-cinq ans. Manifestement, Vadeboncoeur s'assume déjà comme écrivain, un écrivain aux prises avec des problèmes psychologiques, lesquels se traduisent en inquiétude existentielle et en tourment moral. On a l'impression de lire l'un ou l'autre membre de la revue *La Relève*. On connaît certaines de leurs lectures. Trudeau, par exemple, évoque Péguy et Bernanos, lectures communes aux jeunes gens.

Au bilan, Trudeau en ressort sympathique, sensible et généreux ; Vadeboncoeur apparaît comme un être tout d'intériorité, un homme fragile, torturé, qui donne beaucoup dans l'abstraction (« J'ai honte de t'écrire des lettres où il n'y a que des idées »), un homme aux prises avec ses déceptions amoureuses et ses cogitations ; en certains passages, je crois lire un type de 60 ans, alors que Vadeboncoeur n'en a que 25 : « Je pense avoir cherché avec assez de passion l'issue de certains problèmes. Et si ma vie est par trop incomplète dans le domaine du sentiment, ce n'est pas tout à fait de ma faute » (16 novembre 1945). On trouve pareille attitude et de tels propos de « vieux jeunes » chez certains moralistes ou chez un Paul Léautaud, par exemple. Je conseille enfin à qui voudrait se faire une idée de la manière et du ton Trudeau la très belle lettre du 10 février 1946, sentie, où le futur premier ministre encourage son ami en pressant l'œuvre du futur

essayiste : « [J]e pense même que ces mille idées dont tes lettres, tes conversations et tes essais sont pleins n'attendent que cela pour s'épanouir ».

Deux hommes échangent en toute fraternité. Une admirable amitié se donne à lire.

Patrick Guay

Placide Vigneau RÉCITS DE NAUFRAGES

VLB, Montréal, 2021, 262 p. ; 29,95 \$

En mai 1829, un équipage de pêcheurs madelinots accoste à la pointe est de l'île d'Anticosti. Dans un dépôt de provisions pour les naufragés, un sinistre spectacle les attend : des dépouilles ayant été l'objet de cannibalisme.



Récits de naufrages regroupe l'intégralité des textes contenus dans un cahier portant le même titre et rédigés vers la fin du XIX^e siècle par Placide Vigneau. Le fonds d'archives – constitué de notes, de manuscrits et de correspondances – de ce pêcheur, capitaine de goélette et gardien de phare, devenu un chroniqueur prolifique, est conservé à BANQ Sept-Îles. L'ouvrage est présenté

et annoté par Amélie Blanchette, Guillaume Marsan, Billy Rioux et Jean-René Thuot, de l'Équipe de recherche Manuscrits de l'Université du Québec à Rimouski.

« Le massacre de l'Anticosti », comme l'appelle Vigneau, est le sujet principal de cette entreprise d'édition scientifique. Il s'agit de la description d'un macabre épisode d'anthropophagie découvert sur l'île d'Anticosti, en 1829, par des pêcheurs des Îles-de-la-Madeleine y ayant fortuitement jeté l'ancre. Le récit de cette triste histoire a été recueilli par l'auteur en 1894 auprès du nonagénaire « père » Basile Giasson, un des pêcheurs ayant trouvé les corps mutilés des naufragés du *Granicus*, 65 ans plus tôt. Une seule des dépouilles gisant dans le bâtiment devant servir de dépôt de provisions – mais laissée à l'abandon pour une quelconque raison – était intacte. Un long couteau à loup-marin placé près de l'homme semblait le désigner comme l'ultime responsable de l'horrible boucherie. Mais diverses autres interprétations ont par la suite été envisagées. Il est certain que l'abandon du dépôt, quelque temps auparavant, a contribué à l'infortune des naufragés.

Placide Vigneau rapporte quelques autres naufrages, en mettant souvent l'accent sur les bénéfices que les pêcheurs nord-côtiers pouvaient en tirer. Il semble que la récupéra-

tion des cargaisons des malheureux navires représentait à l'époque une activité lucrative.

Divers autres textes relatifs à la vie des communautés de marins de la Côte-Nord ou à l'auteur et à son entourage complètent *Récits de naufrages*, un important document de référence à propos de la région et de l'estuaire du Saint-Laurent.

Gaétan Bélanger

Adam Weymouth

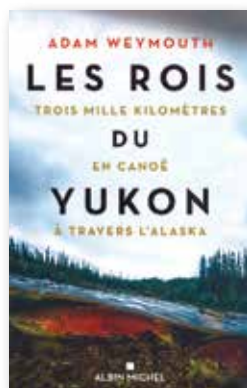
LES ROIS DU YUKON

TROIS MILLE KILOMÈTRES EN CANOË À TRAVERS L'ALASKA

Trad. de l'anglais par Bruno Boudard

Albin Michel, Paris, 2021, 336 p. ; 32,95 \$

Où un journaliste et écrivain londonien raconte son ambiteux périple sur le fleuve Yukon, depuis sa source jusqu'à la mer, à la force de la pagaie. Un récit inspiré, par lequel l'auteur nous fait découvrir avec lui les paysages nordiques baignés par le fleuve et le vécu des habitants de ses rives.



Le titre du livre fait référence au saumon royal, *Oncorhynchus tshawytscha* de son nom scientifique, plus communément appelé quinnat ou chinook au Canada. Chaque année, les saumons de cette espèce remontent le fleuve Yukon sur des milliers de kilomètres pour venir frayer dans ses affluents, sur les lieux mêmes de leur naissance. Pendant quatre mois,

durant la montaison, Adam Weymouth a croisé la route migratoire des saumons. Son livre est un reportage hors norme par la qualité et la minutie de ses observations.

Le trajet qui constitue la trame de fond du livre a été dans les faits réalisé en deux temps, en 2016 et en 2017, l'été arctique étant trop court pour parcourir d'une seule traite les quelque 3 000 kilomètres qui séparent l'océan des frayères du saumon quinnat. Pour servir au mieux la fluidité du texte, l'auteur narre toutefois son voyage en continu, des sources du Yukon à la mer de Béring. De plus, si le sous-titre du livre annonce une descente du fleuve en canoë, on apprendra qu'une première étape, où de dangereux rapides devaient être franchis, a nécessité l'utilisation d'une embarcation insubmersible et l'aide d'un compagnon payeur expérimenté. La performance d'Adam Weymouth n'en demeure pas moins admirable.

L'auteur rencontre en chemin des gens qui contribuent à la profondeur de son récit en partageant leurs histoires et leurs points de vue sur la vie dans leur environnement,

notamment sur l'exploitation et la préservation du quinnat. Weymouth assemble les témoignages recueillis de manière à montrer que la relation intime des habitants du Yukon et de l'Alaska avec leur milieu induit chez eux une conscience aiguë des défis environnementaux actuels.

De temps à autre, Weymouth se permet une remarque de nature à bousculer les idées reçues, ou du moins à susciter la réflexion. Ainsi, pour contrer le préjugé défavorable à l'endroit d'un certain mode de vie privilégié par les Autochtones, il suggère que notre vision du nomadisme devrait être relativisée. « Les chasseurs-cueilleurs sont considérés comme des peuples nomades, alors qu'en réalité c'est tout le contraire », affirme-t-il. Pour soutenir ce point de vue, il rappelle que les peuples autochtones d'Amérique occupaient chacun leur territoire et s'y tenaient. Ce sont les Européens, des citadins, qui ont quitté leur foyer pour peupler l'Amérique.

Il est tout de même périlleux de broser un portrait bien informé des dimensions physiques et socioculturelles d'un environnement qui n'est pas le nôtre. Malgré sa bonne volonté, Adam Weymouth ne parvient pas à éviter complètement les inexactitudes. Par exemple, il croit que l'expression « Premières Nations » désigne tous les Autochtones, alors qu'elle exclut les Inuits et les Métis. De même, il laisse entendre que le terme « Esquimau » est couramment utilisé au Canada, quand on sait que l'équipe de football d'Edmonton connue jusqu'en 2020 comme les Eskimos a dû changer son nom pour les Elks. Il est aussi très étonnant de lire qu'au Canada « les Premières Nations sont autonomes et déterminent elles-mêmes leurs propres quotas de pêche ».

En ce qui concerne la traduction, on peut ressentir un certain agacement à la lecture de termes franco-français pour désigner des réalités nord-américaines pour lesquelles existent des mots bien ancrés dans leur contexte. Entre autres, ce n'est pas parce que Weymouth reprend le terme « snowmachine » utilisé par ses informateurs pour désigner la motoneige que le traducteur devait inventer l'« engin à neige ». Si l'on s'habitue à voir les « épiceas » comme des épinettes, et le « canoë » comme notre canot, le concept de « peau d'élan » est légèrement déstabilisant.

Il faut néanmoins savoir gré à Adam Weymouth de rendre compte des préoccupations des populations riveraines du Yukon, sans taire les contradictions ou les dissensions entre les individus et les groupes avec lesquels il a été en contact. Ainsi, certains revendiquent le droit de maintenir la pêche du quinnat pour assurer la vitalité économique de leur communauté, d'autres considèrent que seule une pêche rituelle est acceptable, tandis que d'autres encore jugent nécessaire de cesser tout prélèvement afin de favoriser le rétablissement de la ressource. Pourtant, là comme ailleurs, agir localement pour sauvegarder une espèce ne sera pas suffisant. Comme le souligne Adam Weymouth en conclusion, « [n]ous sommes un élément du paysage et l'histoire du saumon est la nôtre ».

Gérald Baril